

## Bénévole en hôpital

Depuis deux ans, je suis bénévole à l'hôpital Saint-Pierre de Bruxelles, au service « maladies infectieuses », spécialisé dans le traitement du Sida, à l'étage « 309 »<sup>1</sup>. Je fais partie d'une équipe dont les membres se relaient par demi-journées et sans laquelle je n'aurais pu ni commencer, ni continuer ce bénévolat qui s'exerce en toute sécurité grâce à toutes les précautions prises dans ce service.<sup>2</sup>

Chaque vie humaine est une histoire singulière, intérieure. Cette réalité est pour chacun plus immense et complexe que tout l'univers : les rencontres entre nous sont donc à la fois inéluctables et presque invraisemblables, elles sont aux couleurs du fragile et du fabuleux.

Le petit vestiaire est le lieu où je change d'état : quand j'en sors, ayant enfilé la blouse des bénévoles de ce service, mon rôle social est simple : c'est d'être disponible. L'équipe soignante compte sur moi pour aller rendre visite aux malades, d'une manière qui n'est pas liée aux soins, pour établir un contact, écouter, passer un moment, aller faire une course pour l'un ou l'autre, parler de ci et de ça, juste saluer ou apporter le repas ... Ce rôle me prend tout entier. Après quelques mois, il me semble qu'il fait grandir imperceptiblement une dimension d'attention à l'autre, et qu'ainsi la vie se porte mieux en moi, dans le sens de la circulation, de la fluidité, de l'échange, de la chaleur, de l'acceptation, du respect : je m'en aperçois maintenant lors de certaines rencontres dans la vie courante.

J'ai appris que pour le malade, être écouté permet d'énoncer son malheur et que cela peut soulager un moment. Ce soulagement peut être l'occasion de commencer à vivre la maladie autrement, c'est-à-dire dans une meilleure acceptation. J'ai appris que pour le/la bénévole, il n'est pas pertinent d'écouter le malade dans l'idée qu'il ou elle devrait ou même pourrait lui donner un bon conseil, lui proposer sinon une solution, du moins une piste, une orientation. Il m'est devenu de plus en plus clair que là n'est pas la chose à faire. La seule chose à faire, c'est de partager un moment de vie, d'être là pleinement et sincèrement.

À voir ce couloir bien astiqué, je n'avais pas soupçonné que les portes en donnaient sur des montagnes russes dont nul ne connaît le tracé. Examens, diagnostics, recherches du traitement le plus fin, traitement et guérison, cela peut durer quelques jours seulement ou bien des semaines. J'admire souvent le courage et l'endurance des malades. Et quand je reprends le train, je suis légèrement assommé de voir que les vies des uns sont comblées de malheurs et de détresses, les vies des autres comme allégées de bonheurs.

Il y a une étrange imperméabilité, par laquelle peut-être la vie se protège en nous, qui me préserve (oui !...) d'entrer dans le vécu souffrant de cet homme décharné et altier qui se tient debout au bord de la mort : je ne puis qu'être là avec lui. Mais qu'est-ce que c'est, être vraiment là, présent ? Je me souviens que dans la situation même, il n'y eut plus de question : cette usure interminable était à vivre dans la noblesse, tel fut son témoignage.

---

<sup>1</sup> Le service est placé sous la responsabilité du Pr Dewit. L'équipe de bénévoles a été créée en 1995 par le Pr Clumeck, à la suite de l'apparition du Sida.

<sup>2</sup> Les bénévoles se réunissent régulièrement avec Anne-Marie Risack, psychothérapeute, pour contenir et intégrer les situations parfois difficiles à vivre qui ont surgi.

Ce jeune venant de l'est-européen, qui joue mal aux dames, que j'emmène et renippe au vestiaire avant sa sortie, il n'a rien eu de plus pressé que de prendre une mauvaise dose de drogue ! Trois jours après, revenant à l'hôpital, j'apprends son décès. Cela me fâche, parce que nous avons passé un bon moment ensemble, parce qu'il était jeune et fort, parce qu'on lui a refilé une drogue pourrie. La réunion de l'équipe de bénévoles avec Anne-Marie Risack m'aide à commencer à exprimer cette colère de révolte et à l'absorber. Quand j'écris maintenant, c'est une tristesse qui ressemble à une ombre légère et voilée qui subsiste à son souvenir.

Ce monsieur si âgé et généreux, à la vie bien remplie, qui ne supporte pas de passer à une dépendance infantile – mettre des couches – et qui demande qu'on l'abrège ! Dans les réflexions bousculées surgit le paradoxe intense, la contradiction, d'une amitié qui se voit demander de donner la mort. Il ne faut pas dans ce cas rester seul. Il est bon d'en parler et d'entendre les parts de vérité de chacun. Dans le cas précis, après une absence de dix jours, je le retrouve agonisant et, par rapport à sa demande, c'est un soulagement vrai et profond : la nature fait son œuvre. J'ai la chance de l'accompagner par le regard.

Parfois, il est inutile de parler, c'est trop fatigant pour le malade ; alors, le toucher s'avère un parler plus profond, qui s'adresse à la première mémoire : prendre les mains, réchauffer les pieds. Là plus encore, faire attention à l'autre puisque l'énergie vitale ne se communique que si je n'y mets pas obstacle. Etre vraiment présent, est-ce alors simplement se laisser relier et laisser passer le courant ? Il faut apprendre à laisser sa place au silence, ne pas se croire obligé de meubler l'espace par des mots.

Il peut arriver que j'aie peu envie d'aller à l'hôpital : il y a dans ces demi-journées beaucoup de moments plats et de routine, même si l'on fait attention à être pleinement attentif au moment d'entrer dans une chambre. Cette routine a d'ailleurs du bon, elle nous soutient en nous rattachant au rôle social que les autres attendent de nous.

Mais il y a aussi, de temps en temps et soudainement, des moments pleins qu'il est difficile de raconter : quelles gratifications que ce sourire si beau sur ce visage exsangue, cette poignée de main soulignée d'un regard ému, cette attitude combative si digne, ces récits improbables d'une vie déjantée, cette insouciance radicale d'une jeunesse, cette sagesse féminine patiente et tenace !

Il m'est arrivé plusieurs fois que, repartant vers la gare du Midi, je me sente profondément serein, marchant dans un état de conscience paradoxal par rapport aux souffrances entrevues ou pressenties. Faut-il l'élucider ? Serait-ce la joie brute du bien portant ? Sans aucun doute, mais encore ? Ici vient une petite suggestion copernicienne : nous renverserions la formule « la vie m'est due » pour la formule « la vie m'est donnée ».

La vie m'est due : nous devons pouvoir nous endormir dans la confiance irréfléchie et tranquille que nous nous réveillerons le lendemain.

La vie m'est donnée : c'est en fait, depuis notre conception même, une évidence que nous fait oublier l'obstination à survivre de tout vivant.

Peut-être cette sensation très particulière de paix vient-elle alors de cela : les malades, en m'accueillant, m'ont permis de me donner, en tout cas de donner de mon temps. Ils m'ont donc fait vivre réellement, puisque le propre de la vie est la donation. C'est donc peu dire que d'affirmer qu'être bénévole fait du bien.

Recevant beaucoup de lui, j'espère donc que le malade se sent vraiment accompagné sur son chemin de traverse, dans la course d'obstacles des expertises multiples de la médecine moderne. Et c'est à l'accueil de l'équipe soignante tout entière que le bénévole doit de pouvoir faire son travail, dégagé comme il l'est des contraintes de temps et des responsabilités des traitements et des soins.

Jeanfred Faure.24/12/2007.